

La voix de l'en-bas

Paul Morelle, *Le Monde*, 13 décembre 1974

Il en est aujourd'hui de la littérature prolétarienne comme de la dictature du prolétariat. Tout le monde en parle (sans toujours savoir d'ailleurs exactement en quoi elle consiste). Mais plus personne ne s'en réclame. Pas même les écrivains sortis du prolétariat (voir ci-dessous l'article d'André Laude). Ni ceux qui en parlent (Claire Etcherelli). Ni ceux qui sont de cœur avec lui (Hubert Juin). Et encore moins ceux qui ont fait leur son combat (Aragon, André Stil).

C'est que, autant qu'un état, lié à une condition, la littérature prolétarienne a été une école, c'est-à-dire un mouvement. Et que, comme toutes les écoles, sa durée n'a pas été proportionnelle à sa signification.

Il s'est produit pour l'école prolétarienne ce qui s'était passé auparavant pour l'école naturaliste, dont l'existence, en tant que mouvement, fut courte, si son influence, avec des éclipses et des regains, se fait encore sentir de nos jours (on a assez longtemps reproché au jury Goncourt de limiter ses choix à cette postérité). L'école naturaliste, descendante lointaine de la Révolution française, coïncida avec la première révolution industrielle et la naissance du prolétariat en tant que classe. L'école prolétarienne, elle, succéda à la révolution russe et correspondit à la revendication du prolétariat d'être reconnu comme une classe majeure.

Mais, du moins en France, elle ne s'identifia jamais avec le parti du prolétariat. Elle était plus l'héritière de Proudhon et de l'anarcho-syndicalisme que de Marx et se situait davantage dans la lignée des universités populaires de la fin du dix-neuvième siècle que dans l'esprit nouveau du combat politique. Elle ne subordonnait pas son existence et son expression à la prise du pouvoir, mais prétendait faire servir celles-là à celle-ci. Elle faisait de la culture, spécifiquement ouvrière, un moyen, en même temps qu'une fin, de la révolution.

Les écrivains naturalistes avaient dépeint le peuple de l'extérieur. Les populistes se penchaient sur lui. Les écrivains prolétariens, tous ouvriers ou paysans, parlaient d'eux-mêmes, à travers leur travail.

Ceci explique peut-être que, après un temps où la "proletcultur" (la littérature prolétarienne) fut dominante en U.R.S.S. par les "rabcors", ou correspondants ouvriers, la tendance qui prévalut dans le mouvement communiste fut celle du "réalisme socialiste", autrement dit d'un "naturalismemilitant". Les écrivains se plaçaient de nouveau en dehors ou en avant du peuple, afin de le guider, alors que les "prolétariens" restaient dans le peuple et le peignaient en tant que tel.

Autre sujet de désaccord : les écrivains prolétariens estimaient que la révolution devait faire table rase de toutes les valeurs bourgeoises, y compris la culture, afin de jeter les bases, même imparfaites, d'une nouvelle culture, issue du peuple, alors que les "réalistes socialistes" revendiquaient l'héritage de l'ancienne culture dans le dessein de la faire servir à leurs fins.

Pour toutes ces raisons, l'école prolétarienne, à l'instar de l'anarcho-syndicalisme et de la tendance libertaire dont elle était empreinte, ne résista pas à la victoire du "jdanovisme" en matière culturelle et à la consolidation du pouvoir soviétique.

Née au lendemain de la première guerre mondiale, elle ne réussit pas à atteindre la seconde. Elle n'était déjà plus, alors, qu'une survivance.

C'est le rare mérite de *l'Histoire de la littérature prolétarienne en France* (1), de Michel Ragon, qui reprend, en les approfondissant, ses Écrivains du peuple et son Histoire de la littérature ouvrière, que de nous faire saisir, en particulier dans son "introduction", à la fois cette filiation et cette finalité et d'éclairer, par de multiples exemples, les différences entre littérature naturaliste, littérature populiste, littérature populaire, littérature militante et

littérature prolétarienne. On pourra s'étonner qu'il ait fait remonter l'origine de cette dernière aux fabliaux du Moyen Age, puis aux brochures de colportage et aux romans de métier du temps de Shakespeare, avant d'en arriver, à l'illustration littéraire du compagnonnage et à la poésie sociale du romantisme. Mais c'est que cette continuité constitue en effet le fil conducteur permanent d'une contestation qui ne cesse de se dérouler à travers les âges et qui est l'expression, en même temps que l'exaltation, des plus humbles, du "bas de l'échelle".

Ce qui explique, là encore, que, née de la révolte d'une classe infériorisée, la littérature prolétarienne n'ait pas survécu à l'accession de cette classe au pouvoir ou à un statut social moins différencié.

L'écrivain prolétarien ne peut se délivrer de sa condition qu'en la revendiquant. Ce qui le distingue en effet de ses homologues contemporains, c'est que, écrivain, il n'abandonne pas pour autant sa condition de prolétaire. Il reste fidèle à sa classe. (On lira, ci-contre, avec intérêt le témoignage de Roger Chateaneu sur ce thème.) Marguerite Audoux est demeurée couturière. Émile Guillaumin n'a pas cessé d'être un paysan. Margravou n'abandonne pas son état de cordonnier. Guillaume Wodli continue d'être cuisinier, Émile Bachelet apiculteur et Maurice Mardelle charpentier. Georges Navel saisonnier et Alphone Narcisse mineur. Les choses sont un peu moins claires avec Henri Poulaille, chef de l'école, devenu écrivain professionnel, ainsi que pour Marc Bernard, Tristan Rémy, Eugène Dabit, plus récemment Bernard Clavel, qui ont fait carrière dans le journalisme ou la littérature.

Le livre de Michel Ragon apporte encore d'utiles distinctions entre les écrivains fils d'ouvriers, tels que Guéhenno, Guilloux ou Giono, mais dont l'œuvre n'est pas spécifiquement ouvrière ; les écrivains nés dans le peuple, mais ayant ensuite vécu hors du prolétariat tout en écrivant sur lui : Édouard Peisson, Neel Doof, Pierre Hamp ; les écrivains aventuriers, les écrivains misérabilistes, etc. Il ne s'aveugle pas pour autant sur la qualité de cette littérature, qui n'a pas produit, en France, un Gorki ou un Steinbeck. Mais le pouvait-elle, étouffée historiquement entre le silence de la littérature dominante et l'ostracisme de la littérature militante ? Ce qui la justifie, c'est moins ses résultats que ses intentions, plus sa dynamique que sa perfection.

Existe-t-il encore une littérature prolétarienne ? Et peut-elle exister ? Certainement pas sous la forme et dans les intentions qu'on lui a connues et qu'ont illustrées ou définies des hommes comme Lucien Bourgeois, Marcel Martinet (2), Henry Poulaille.

Mais si l'on retient les deux traits qui la caractérisent : expression des humbles et rejet de la culture des privilégiés, peut-on douter que les tenants actuels de la contre-culture comme les "sujets" de la littérature dite au magnétophone appartiennent à cette filiation ? Qu'est-ce donc sinon un prolétaire s'exprimant sur sa condition de prolétaire que le Mexicain Jésus Sanchez, des Enfants de Sanchez (Oscar Lewis), ou le domestique noir N'Diaye Seydou, dans Un Noir a quitté le fleuve (Annie Luran), ou Louis Lengrand, mineur du Nord (Maria Crépeau) ?

À travers des techniques ou des poétiques différentes, qui sont les modèles empruntés à la société et à la sensibilité du moment pour s'exprimer : hier la plume et l'outil, la plume-outil, aujourd'hui la besace ou le bidonville, c'est toujours la même voix qui se fait entendre : celle des en-dehors, celle de l'en-bas.

(1) Albin Michel, 320 pages, 49 F.

(2) Marcel Martinet, Culture prolétarienne. Librairie du Travail, 1935.